

LES DISPARITIONS DE L'HOMME

MARQUES Gilbert

Nouvelle tirée du recueil **Nouvelles Humaines**

Le couple venait de s'installer pour quelques jours dans sa maison de campagne. Au cœur de ce village oublié au milieu des champs, il espérait retrouver une sérénité que leur vie quotidienne, en ville, ne lui permettait pas de toujours sauvegarder. Durant cette brève parenthèse, Madame et l'Homme voulaient essayer d'oublier leurs habitudes pour vivre sans contrainte, au rythme naturel de leurs envies du moment.

Le séjour avait plutôt bien commencé. Bien que continuellement en tête-à-tête, chacun vaquait à ses occupations.

Elle, comme à l'accoutumée, retrouvait entre ces vieux murs les traces ancestrales de ses aïeux auxquels elle s'identifiait sans difficulté. Dans ces lieux, à n'en pas douter, elle se sentait chez elle plus que partout ailleurs. Son enfance y refaisait surface et les morts peuplaient les pièces, fantômes bienveillants. Son histoire s'était en grande partie bâtie dans ce décor presque immuable qu'elle rénouvait de ses mains sans vraiment le changer.

L'Homme, par contre, ressentait à chaque fois la drôle d'impression d'y être seulement visiteur. Cette sensation ne l'avait jamais quitté depuis qu'il avait découvert la vieille bâtisse menaçant ruines. C'était voilà déjà longtemps, dans un passé brumeux, alors que les anciens aujourd'hui disparus parlaient encore d'une autre époque. A cause d'eux, sans doute, il éprouvait ici des sentiments contradictoires. Paradoxalement, et même s'il voulait se persuader y trouver une sorte de paix, tout lui rappelait qu'il n'était au fond qu'un intrus toléré comme un invité. Bien qu'il ait activement participé à la rénovation, qu'il ait aussi apposé sa signature en apportant meubles et bibelots, il lui semblait malgré tout n'être qu'un voyageur en transit. Une atmosphère indéfinissable lui rappelait sans cesse qu'il n'était pas né là, n'y avait pas grandi et que, malgré les souvenirs qu'il y avait tissé au fil du temps, il ne s'enracinerait jamais dans cette terre qui n'était pas la sienne. Jamais il n'appartiendrait à cette famille dans

laquelle il s'était immiscé comme un voleur en séduisant l'héritière. Tout ce qui les avait unis aurait dû les séparer aussi son intrusion avait-elle été acceptée comme une fatalité mais il devait rester à sa place et ne pas franchir certaines frontières. Bien qu'indéfinies, il les sentait palpables et si d'aventure il les transgressait, sa femme réagissait comme si elle se défendait d'une agression. Cependant, cette impression de n'être pas véritablement chez lui, si elle continuait à le mettre mal à l'aise, ne l'inquiétait plus autant que dans sa jeunesse. Avec les années, il s'y était accoutumé pour s'être rendu compte l'éprouver partout, où qu'il se trouvât. Il s'était résigné à ne jamais devenir moralement propriétaire de cette maison qui le refusait.

Il ne parlait à personne de ce mal être, surtout pas à Madame. Elle n'aurait pas compris.

Pourquoi, ce soir-là, décida-t-elle d'aller en ville pour manger au restaurant ? Éprouvait-elle soudain l'envie de rompre la monotonie d'une vie en case clos ? Ressentait-elle l'impérieux besoin de se replonger dans l'agitation et le bruit ? Elle espérait probablement voir d'autres visages que celui de cet Homme qu'elle aimait mais qui, ces derniers temps, l'inquiétait.

D'ordinaire, il se montrait peu prolix mais depuis qu'ils étaient arrivés, il parlait encore moins. Bien que partageant le même toit, elle ne le voyait presque plus. Il s'enfermait des journées entières dans le grenier qu'il avait aménagé en bureau, descendant seulement pour manger et, semblait-il, à contrecœur. Même s'il était coutumier de cette façon d'agir lorsqu'il entrait en phase créative, il s'y ajoutait cette fois une morgue et une distance envers tous et tout qu'elle ne lui connaissait pas. Elle n'osait pas l'interroger. Elle partageait sa vie depuis assez longtemps pour savoir que ce serait en pure perte. Il ne répondrait pas. Il ne répondait jamais à ce genre de questions comme si elles ne revêtaient aucune importance ou l'ennuyaient au plus haut point. Ne sachant que penser, Madame en restait réduite à des suppositions. Elle ne parvenait toujours pas à s'habituer à ces sautes d'humeur. Elle avait envie de savoir ce qui se passait dans la tête de ce cabochard. Elle avait usé de tous les stratagèmes féminins : la colère, la douceur, le charme, les sentiments, l'indifférence, la provocation. La palette entière utilisée, elle avait dû s'avouer vaincue. Tout paraissait glisser sur lui comme l'eau sur le plumage d'un canard. Aucune réaction visible. Pas de commentaire. Il continuait sa vie comme si rien d'autre n'existait autour.

Maintenant, elle s'obligeait à attendre patiemment que ce qu'elle considérait comme des crises s'atténue jusqu'à disparaître. Malgré tout, elle angoissait. Elle pressentait qu'un jour cette attitude déboucherait sur quelque chose d'irréparable. Quoi ? Si seulement elle avait pu s'en faire une idée...

Elle aurait bien voulu lui expliquer cette peur qu'il suscitait. Elle n'osait toujours pas. Elle s'interdisait d'aborder certains sujets qu'elle considérait comme tabous. Il ne s'agissait pas de pudeur ou de timidité, seulement de son éducation surannée qui lui avait appris à ne pas dévoiler ses sentiments intimes.

Se sachant maladroite en pareil cas, elle préférait se taire et souffrir en silence jusqu'à pleurer parfois, en cachette.

Ce soir, elle avait voulu rompre l'enchaînement de ses interrogations en lui imposant de sortir. Elle s'était attendue à un refus. Il la surprit en acceptant. Malgré son manque d'enthousiasme, elle interpréta cet acquiescement comme un progrès dans lequel elle voulut voir une amélioration de son moral. Sans doute avait-il été préoccupé par quelque problème important qui le concernait seul, ce qui expliquait probablement qu'il n'en eut pas parlé. Il réagissait souvent de cette manière tant qu'il n'avait pas trouvé la solution propre à résoudre ses soucis. Peut-être aussi saisissait-il cette opportunité pour oublier ? Avec lui, tout était possible. Il était tellement secret... Jamais il ne se comportait comme on pouvait s'y attendre en toute logique et surtout pas comme la plupart des gens l'auraient fait. Totalement imprévisible, ses humeurs variaient parfois dans l'instant. Il fallait vivre avec lui sur un qui-vive permanent.

Madame, cependant, avait trouvé, au fil des années, un motus vivendi. Elle prenait ses brusques changements comme une protection de la solitude à laquelle il aspirait le plus souvent. En général, il n'appréciait pas beaucoup la compagnie hormis quelques rares relations triées sur le volet.

Elle avait épousé un homme fantasque, elle le savait depuis le début. Nombreux avaient été ceux qui l'avaient prévenue que partager son existence ne serait pas une sinécure. Elle avait relevé le défi, consciente qu'il ne lui appartiendrait jamais complètement. Il l'avait acceptée à ses côtés comme une évidence mais sans tout lui céder de ce qu'il était. Il consentait à ce qu'elle partageât certains moments de son existence mais pas tout et pas continuellement. Ainsi détrompait-elle ceux qui le qualifiaient d'égoïste. Il ne l'était pas fondamentalement, pas sciemment tout au moins. Il pouvait même se montrer généreux mais il évoluait dans un monde parallèle qui l'isolait de l'ordinaire auquel il ne prêtait aucune attention. Les contingences quotidiennes l'ennuyaient. Sans doute était-il réellement un peu dingue, comme il se plaisait à le déclarer en se moquant de lui. Il pratiquait l'art de la dérision à un haut degré. Même en vivant au plus près de lui comme en cet instant privilégié, elle avait souvent la désagréable impression d'avoir un fantôme à ses côtés. Cette sensation l'avait amusée pendant un temps pour finir par l'agacer. Difficile de partager quelque chose avec quelqu'un qui semblait n'être jamais là quand on l'attendait. Elle l'aurait souhaité plus vivant, plus présent. Comment le lui dire ? Ce soir, elle avait envie de le bousculer, de le provoquer mais elle ne savait pas comment s'y prendre. Elle avait déjà maintes fois tenté pareille expérience sans obtenir de résultat. Elle ne connaissait pas la colère. Elle essayait alors de le lui faire comprendre mais... l'écoutait-il ? Il la regardait d'un œil amusé mais entendait-il véritablement ses prières ? Il ne répondait pas. Il ne répondait jamais ou bien à côté, en éludant. Il se refusait à formuler des promesses qu'il savait ne pas pouvoir tenir parce qu'il les oublierait, comme tant d'autres choses qu'il estimait sans importance.

Pourtant, il avait fait des efforts pour se montrer plus sociable. Il y était parvenu sans trop de difficultés parce qu'il aimait cette femme et les enfants qu'elle lui avait offerts. Il lui en était d'autant plus reconnaissant qu'il avait goûté un certain plaisir à se comporter différemment mais, comme tous les solitaires, il lui était difficile d'avouer ses sentiments. Cet amour, du reste, était encombrant. Il l'empêchait de se sentir totalement libre. Voilà pourquoi, pensait-il, il lui prenait ces soudaines envies de partir, comme ça, sans raison précise. Il partait mais il était toujours revenu, se sentant coupable d'une indéfinissable lâcheté.

Durant ses absences imprévisibles, où allait-il, que faisait-il ? Elle se l'était demandée et avait cherché à savoir. Elle n'avait jamais obtenu le moindre indice pour lever ses doutes. Il revenait comme il était parti, en proférant ses habituelles phrases lapidaires :

- *Je m'en vais.*

- *Où ?*

- *... sais pas.*

- *Combien de temps ?*

- *... sais pas*

ou bien

- *Je suis rentré !*

- *Où étais-tu ?*

- *J'ai navigué*

et pas moyen d'obtenir plus de précision s'il avait décidé de rester dans le vague.

Il ne s'inquiétait de rien. Il aurait pu survenir une catastrophe qu'il n'en aurait pas été autrement étonné. Peu à peu, elle l'avait convaincu de se munir d'un téléphone portable afin qu'ils pussent se joindre en cas de nécessité. Elle le lui avait offert et il l'avait accepté sans particulièrement s'y intéresser. Lors de ses absences, elle l'avait appelé. Jamais elle n'avait réussi à lui parler. Elle s'était obstinée en laissant des messages mais il ne l'avait pas davantage rappelée. Il ne les consultait probablement pas. Résignée mais pas désespérée, elle avait renoncé tout en continuant à payer l'abonnement. Ce genre d'appareil ne présentait pour lui aucun intérêt. Quand il partait, il le prenait pour la rassurer tout en sachant qu'il ne l'utiliserait pas. A quoi bon et pour raconter quoi ? S'il en était besoin, il lâcherait quelques bribes de son équipée à son retour. Il s'y laissait aller quelques fois. Il parlait alors d'un lieu, décrivait un décor mais sans jamais laisser supposer qu'il y avait des habitudes ou bien s'il l'avait découvert. C'était tout. Pas question d'en savoir davantage, notamment sur ses rencontres. Tous ces menus détails entretenaient le mystère qu'elle supportait de plus en plus mal maintenant que les enfants, devenus adultes, avaient quitté le nid parental.

Elle aurait voulu partager plus de choses avec cet Homme énigmatique. Il était sans doute trop tard pour le lui expliquer et l'entraîner à changer un peu. Elle ne voulait pas s'immiscer complètement dans son existence. Il était depuis trop

longtemps indépendant pour la laisser faire mais elle pensait que l'heure était venue d'en connaître un peu plus sur les agissements de son compagnon. Cependant, maladroite, elle interrogeait trop franchement. Comme les enfants, jadis, il ne répondait pas ou bien éructait :

- Je t'en pose, des questions ?

Selon le ton, ironique, abrupt ou amusé, elle devinait son humeur. S'il paraissait content, elle poussait son jeu. S'il était en veine de confidences, ils s'asseyaient et discutaient un peu. S'il voulait couper court, il disparaissait dans son bureau dont il fermait délicatement la porte pour faire comprendre qu'il souhaitait ne pas être dérangé.

Souvent, il revenait de ses pérégrinations avec un présent ; un bibelot, un bijou, un objet d'art ou, tout aussi bien, un modeste bouquet de fleurs. Il le lui donnait rarement en arrivant. Il préférait, en fonction du volume, le cacher sous sa serviette une fois la table mise ou sous la couverture, à la place qu'elle occupait dans le lit conjugal. Comme un gosse aimant à faire des surprises, il s'arrangeait pour n'être pas présent au moment où elle découvrait le cadeau. Il souriait lorsqu'il l'entendait s'exclamer.

Elle appréciait ces gestes d'attention qu'elle considérait comme des gamineries. Il connaissait ses goûts et savait dénicher ce qu'elle convoitait. Elle lui en parlait parfois, sans intention précise, mais sa mémoire phénoménale enregistrerait pour l'exaucer. Femme elle était et même si elle ne se montrait pas réellement jalouse, elle s'interrogeait sur les raisons de cette prodigalité. Avait-il quelque chose à se faire pardonner ? Cette question, sans réponse une fois de plus, ne résistait pas bien longtemps à une certaine logique fataliste qui avait fini par prédominer. Quelle importance puisqu'il revenait toujours ? Depuis peu cependant, elle avait ajouté une autre interrogation : jusqu'à quand ? Ne surviendrait-il pas un jour où il ne reviendrait plus ? Comment ferait-elle alors pour le retrouver ? Lancerait-elle les flics à ses trousses ? Et pourquoi puisqu'elle était persuadée que s'il ne voulait pas être découvert, elle n'y parviendrait pas. Elle redoutait ce moment où elle serait définitivement seule. Elle connaissait les inquiétudes de l'attente, la mort avait failli le lui enlever. Contre tous les diagnostics, il avait ressuscité tout en restant le même.

Toutes ces réflexions, ces questions, ces fausses réponses se bousculaient dans leur tête alors que, face à face, ils mangeaient paisiblement. Lui gardait les yeux fixés sur une jeune femme plutôt jolie. Passionné de beauté, jamais il ne s'était retenu d'admirer les tableaux vivants que lui offrait la foule. Il s'amusait à piquer la jalousie de sa compagne et, au moyen de cet aiguillon, à la maintenir en alerte, la prévenant ainsi qu'elle devait continuer à se battre pour le garder. Il refusait, pour eux, de tomber dans la routine des vieux couples. C'était sa manière d'avouer ses sentiments sans avoir à formuler des mots sonnant creux.

Il lui devait beaucoup, presque tout de sa vie présente mais il ne fallait pas qu'elle le sut autrement qu'en le lui prouvant de façon détournée. Il savait qu'elle s'interrogeait. Il connaissait ses doutes, ses espoirs mais il savait aussi

qu'elle n'oserait jamais lui en parler. Il s'en accommodait parce qu'elle faisait partie intégrante de lui. Elle incarnait un autre lui-même au féminin. Paradoxalement, il se croyait pourtant encore capable de tout abandonner sur un coup de tête et de la quitter. Pour éviter d'en arriver à cette extrémité, il avait choisi de s'évader parfois plus ou moins longtemps selon son degré de lassitude. Il voulait se persuader pouvoir encore tout recommencer à zéro, se déclarant volontiers peu attaché à l'acquis. Toutefois, les années de vie commune avaient érodé cette volonté même s'il refusait, plus ou moins consciemment, de le reconnaître. Il ne pensait plus partir un jour définitivement. Il ne voulait surtout pas la blesser, elle ne le méritait pas puis partir pour aller où, vers quoi ? Ses escapades lui suffisaient à se régénérer. Partir, maintenant, eut été la trahir. Aucune raison valable de tout remettre en question puisqu'ils se respectaient. Depuis qu'ils vivaient ensemble, une entente tacite s'était établie sans être jamais transgressée. Ils partageaient une existence commune puis chacun en vivait une autre ailleurs. L'un pouvait faire des incursions dans celle de l'autre lorsqu'il y était convié mais sans s'y installer. Ce motus vivendi rejetait les habitudes. Chacun avait ainsi pu conserver ses plaisirs sans empiéter sur ceux de l'autre tout en lui permettant de les partager occasionnellement. Aucune obligation de part et d'autre, seulement la liberté naturelle du partage. Ils privilégiaient la qualité de leurs relations au détriment de la quantité. Lorsqu'il partait, le plus souvent il ne savait pas pourquoi et ce qu'il allait chercher. Il sentait uniquement un impérieux besoin de s'évader dont elle n'était pas la cause. Ainsi courrait-il l'aventure, parfois seul, parfois en compagnie d'autres femmes. Jamais ne l'avait frappé l'impression d'être infidèle. Cette notion lui était aussi inconnue que le remord. Il quêtrait l'inspiration.

Tout aussi silencieux l'un que l'autre, ils poursuivaient la dégustation de leur repas. Ils échangeaient, de loin en loin, un regard complice qui s'achevait par un sourire de connivence. Même si elle eut préféré qu'il parlât davantage, elle n'avait plus besoin depuis longtemps de formuler ses pensées. Ils se comprenaient à demi-mot. Lui surtout qui la déchiffrait comme un livre ouvert. Pour elle, la lecture s'avérait plus difficile. Il était trop secret, trop déroutant pour se laisser deviner aisément. Il prenait un malin plaisir à entretenir son aura de mystère en soignant la présentation de son personnage : vêtements noirs, lunettes à verres fumés, barbe. Il intriguait ceux qui le connaissaient et agaçaient les autres. Il jouait de cette attitude ambiguë comme d'une armure pour se protéger de ce lointain passé qui l'avait amputé côté cœur. Avec le temps, il admettait en son for intérieur que ses brusques disparitions représentaient seulement une fuite incessante. Plus facile de s'en aller que d'affronter une réalité qu'il ne connaissait presque plus. Il évoluait dans un monde parallèle dont il cherchait de moins en moins à s'échapper.

Elle le protégeait trop. D'instinct, elle l'avait supposé fragile. Rien ne devait l'atteindre afin qu'il put continuer à créer. Elle s'était trompée. Il était fort, très

fort sous ses apparences d'écorché vif. Il avait rencontré la mort, par procuration d'abord puis pour l'avoir défiée. Il avait navigué dans des sphères que nul ne soupçonnait et dont ceux qui, comme lui, en étaient revenus, ne sortaient pas intacts. Il avait osé. Il avait tenté tout ce qui lui faisait envie pour n'avoir pas de regret. Il avait connu des réussites mais beaucoup plus appris de ses échecs. Ame torturée, le bonheur l'indisposait. Jamais il ne s'était contenté de vivre. Sa seule ambition avait été et demeurait d'exister. Il existait encore mais pour combien de temps ? Sa santé se délitait, il le constatait chaque jour davantage. Certains l'exhortaient à plus de sagesse. Il préférait ses plaisirs même s'ils signifiaient un lent suicide.

- *A quoi bon continuer à vivre,*
disait-il,

si c'est pour tout sacrifier et se transformer en légume ? J'aime autant durer moins longtemps à mes risques et périls !

Discours égoïste sans doute mais qui se concevait. Homme des extrêmes, il expérimentait. Sous ses airs tranquilles, il n'avait jamais cessé de vivre dans un équilibre précaire en se déplaçant sur le fil d'un rasoir. Vivre à la petite semaine, dans un cadre bien défini, en respectant tout comme la plupart des honnêtes citoyens ne l'intéressait pas. Il lui fallait pimenter l'aventure en allant au-delà du possible. Se voir dans le miroir ne lui suffisait pas. Il était toujours saisi par l'ardent désir d'aller voir ce qu'il y avait de l'autre côté. Pour y parvenir, il n'hésitait pas à transgresser lois et morale. Ce n'était, à ses yeux, que barrières fragiles et sans intérêt, dressées pour être franchies. Il poussait toutes les situations presque jusqu'au point de rupture et, dans tous les cas, jusqu'à l'absurde. Il était conscient d'user la patience de ceux qui l'aimaient mais comment aurait-il pu agir autrement dans ce duel qui l'opposait à la mort et dont il savait qu'il sortirait irrémédiablement vaincu ? Il perdrait cette guerre, bien sûr, mais il aurait gagné quelques batailles. Cela seul comptait. Personne d'autre que lui ne pouvait le faire à sa place. Tout le reste n'avait aucune valeur sauf à enjoliver le décor. Ses expériences folles, il n'en parlait pas. A quoi bon ? Il les traduisait pourtant sur le papier même s'il supputait qu'elles ne serviraient jamais à personne d'autre qu'à lui. Chacun devait tenter les siennes pour avancer. Il n'envisageait pas ses explorations comme un enseignement. Il ne se posait pas en exemple. Il vivait surtout pour lui.

La dualité du bien et du mal ne l'intéressait pas. Elle ne signifiait rien et ne servait pas davantage sinon à lever des interdits ridicules. Chaque être aurait dû pouvoir forger ses propres barrières en respectant ses congénères. Peu s'en montrait capable. Alors, il fallait bien quelques fous tel que lui pour tenter de vivre en marge de la société dans le but de prouver qu'elle était bâtie sur du vent, sans autre fondation que l'intérêt, de quelque nature qu'il fut.

Le public croyait l'écrivain parce qu'il entraînait dans sa fonction de le faire rêver. Il n'aurait pas cru l'Homme s'il s'était raconté. Voilà la raison profonde qui l'avait lancé dans la création. Il tentait de transmettre l'idée du possible à qui

voulait essayer de passer de l'autre côté du miroir. Ainsi ses personnages semblaient sans foi ni loi. Ils étaient seulement son reflet, sans la foi ou les lois qu'imposait une minorité pour asservir une majorité mais avec les siennes. Elles valaient bien les autres.

Le souper touchait à sa fin. Ils en étaient au café qu'elle buvait à petites gorgées pressées. Dehors, la nuit tombait doucement en laissant s'épanouir une fraîcheur inattendue après la canicule de l'après-midi. Le couple n'avait pas échangé trois mots. Elle et lui se sentaient pourtant en parfaite communion.

Elle était heureuse, rassurée et soulagée. Elle avait la certitude fragile qu'il ne repartirait sans doute pas, pas ce soir tout au moins.

La jeune femme de la table d'à côté était partie en adressant un sourire à cet homme étrange. Il le lui avait rendu comme si s'était établi entre eux un lien secret. Il avait un moment suivi des yeux la silhouette gracile mais son regard ne trahissait rien d'autre que le plaisir d'avoir côtoyé la beauté. Il l'avait admirée tout à loisir comme il détaillait les œuvres d'art, avec attention mais sans ostentation et surtout, sans concupiscence.

L'addition payée, Madame et lui se levèrent. Elle lui proposa une promenade digestive dans la douceur du soir. Il la suivait, la tête pleine d'idées qui se heurtaient, se chevauchaient sans qu'il parvint à les ordonner. Elle lui parlait mais il ne l'écoutait pas, l'entendant à peine. Il se reprochait son inattention qui l'empêchait de lui répondre mais il ne parvenait pas à se concentrer sur son babillage. Sa présence rassurante lui suffisait. Il se promit pourtant d'être plus attentif désormais mais malgré ses efforts, il n'y arrivait pas. Elle continuait à monologuer. Elle parlait pour deux.

Le hasard de la balade les ramena près de la voiture. Les phares trouaient la nuit, extrayant du néant, durant un bref instant, une maison, un champ. Le couple rentrait chez elle. Lui savait déjà que ce soir, les fantômes de la maison ne l'accepteraient pas. Il se sentirait mal entre ces murs séculaires et ne pourrait pas en rester prisonnier.

Elle l'avait compris à sa soudaine nervosité.

Il la déposa devant la porte, attendit qu'elle fut rentrée puis démarra...

Ricaud, le 12 Août 2003

© Gilbert Marques, 2003